

Camaraderies minières
Commentaire critique
Souterrain de Sophie Dupuis

Frédéric Bouchard

Volume 38, numéro 4, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94171ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2020). Compte rendu de [Camaraderies minières : commentaire critique / *Souterrain* de Sophie Dupuis]. *Ciné-Bulles*, 38(4), 9–9.

Souterrain de Sophie Dupuis

Camaraderies minières

FRÉDÉRIC BOUCHARD


Dès les premières secondes du film, la caméra est braquée sur Maxime. Ses collègues s'activent autour de lui, la musique retentit et la tension est déjà à son comble : c'est l'état d'urgence. Le jeune homme est le premier en file pour descendre dans la mine et tenter de sauver ses confrères qui sont peut-être toujours en danger. Catastrophe naturelle ou tragique accident?

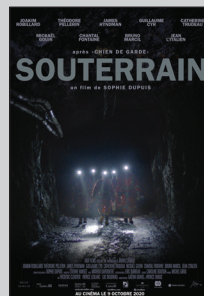
Dans **Souterrain**, son second long métrage, Sophie Dupuis ne s'intéresse pas tant aux prémisses de ce drame annoncé qu'aux dynamiques internes d'un noyau de travailleurs forcés de négocier avec les conséquences d'une autre tragédie antérieure, celle qui a laissé Julien handicapé et Maxime rongé par la culpabilité à la suite d'un accident de voiture. Un passé qui hante cette communauté d'ouvriers et que le jeune mineur tente d'apaiser, surtout auprès de Mario, le père de Julien.

En choisissant une structure en *flashback*—le spectateur retrouvant le protagoniste deux mois avant les événements dans la mine—, la réalisatrice met en évidence les profondes séquelles de ce sombre accident de voiture sur le quotidien des deux jeunes hommes. Si celui de Maxime s'apparente à une vie rangée avec sa copine enceinte, les journées de Julien se composent, quant à elles, d'exercices de réadaptation physique et de communications vidéo avec ses anciens collègues. Néanmoins, par le prisme de leur indéfectible amitié, et en établissant l'évident contraste entre leur réalité, Sophie Dupuis illustre l'orgueil qu'ils doivent défendre, à différents degrés, pour demeurer au sein de cette fratrie que représente la troupe de mineurs. Qu'il s'agisse de redéfinir les codes de la paternité ou de subir le malaise d'anciens collègues face à son handicap. La cinéaste trace les contours d'une masculinité blessée pour mieux souligner la sensibilité dissimulée d'une cellule qui se révèle au bout du compte indéfectiblement solidaire.

Ce parti pris s'opère jusque dans la mise en scène immersive et particulièrement maîtrisée de la caméra du directeur photo Mathieu Laverdière, qui capte les visages de cette bande dans le bus, sous la douche ou dans la mine, renforçant ce sentiment de fraternité et permettant par la même occasion à la réalisatrice de dessiner une foisonnante galerie de personnages secondaires. Dérogeant de ce choix stylistique à quelques reprises pour

privilégier le plan-séquence dans deux scènes déchirantes, elle dévoile également Maxime et Julien dans leur poignante vulnérabilité. Autrement, c'est cette même approche tendue que la cinéaste valorise lorsque son récit (re)plonge dans les profondeurs de l'ancre. Dans le dernier tiers du film, Dupuis embrasse l'environnement chaotique et l'angoisse de ses personnages grâce à une caméra à l'épaule nerveuse s'abandonnant avec succès au suspense d'action. Descendue avec son équipe sous terre à Val-d'Or, d'où elle est originaire, pour tourner dans des mines en activité, elle insuffle par ce choix vertigineux un réalisme original en plus de créer de puissants instants cinématographiques.

Malgré ce constant souci pour l'image, Sophie Dupuis, grande amoureuse du jeu, n'oublie jamais ses acteurs. Encore une fois, elle offre à Théodore Pellerin un rôle complexe, mais délicat et le jeune comédien propose un Julien particulièrement touchant, déchiré entre ses limitations physiques, son aphasie et son besoin d'appartenance. C'est toutefois Joakim Robillard qui est la véritable révélation de **Souterrain**. Entre virilité et fragilité, il incarne avec naturel et charisme ce tourmenté vingtenaire en quête de rédemption. Après **Chien de garde** (2018), il n'y a plus de doute : Sophie Dupuis s'affirme comme une exceptionnelle directrice d'acteurs. Cette fois-ci, elle frappe encore plus fort. Non seulement ce deuxième long métrage pénètre dans un univers quasi inédit au cinéma, mais, par sa puissance et sa cohérence formelles, il célèbre l'inébranlable compassion et l'émouvante résilience de ces hommes—et des femmes qui les côtoient. 



Québec / 2020 / 94 min

RÉAL. ET SCÉN. Sophie Dupuis **IMAGE** Mathieu Laverdière **SON** Frédéric Cloutier, Patrice Leblanc et Luc Boudrias **MUS.** Gaëtan Gravel et Patrice Dubuc **MONT.** Michel Grou **PROD.** Étienne Hansez **INT.** Joakim Robillard, Théodore Pellerin, James Hyndman **DIST.** Axia Films